

Du sud au nord

Caroline Despont

Nos corps rebondissent toutes les trente secondes, à cette fréquence nos crânes heurtent le plafond du véhicule, nous sommes six, et pas du tout synchrones. Pour la personne sur le bas-côté de la route défoncée, ces têtes et corps tressautent comme des marionnettes actionnées par un clown schizophrénique. Le chauffeur ne dit rien, ne sourit pas, concentré sur son objectif : nous amener le plus vite possible à la capitale, peu important les conditions. Je m'assoupis par intermittence pour oublier les cris silencieux de mon organisme malmené. Derrière la vitre, des femmes, protégées d'un chapeau de roseau tressé, sont armées pour combler les ornières béantes, elles s'acharnent à rendre le seul axe sud-nord présentable aux touristes encore rares à cette époque. La poussière épaisse inonde le minibus en se faufilant par les interstices formés par la rouille, tapisse le moindre pli de nos visages et pénètre dans nos narines jusqu'à l'entrée de nos gorges sèches. Nous toussons en chœur à défaut de bondir en cadence. Il faudra, plus de six heures et 100 kilomètres, pour rejoindre le nord. Ballottés de droite et de gauche, nous vibrons au rythme du diesel, les poumons proches de l'asphyxie. Nous échangeons des sourires qui disent que chacun de nous vit l'aventure de son existence !

Lorsque le minibus ralentit et s'arrête définitivement, nous sursautons. Le chauffeur stoppe le moteur et nous laisse sans un mot. Il disparaît derrière l'habitation qui ressemble peut-être à une aire d'autoroute abandonnée. Trouverons-nous de quoi étancher notre soif, ça n'est pas certain ! Cette pause inattendue nous permet néanmoins de reposer nos corps surpris par le changement de rythme. Je cherche les toilettes, on me conduit à la porte d'une large plateforme en bois fendue d'un trou en son centre, je m'accroupis au-dessus du trou, ma vessie se décharge en même temps que mes oreilles attrapent des grognements qui semblent venir de sous mes pieds. Des porcs noir et blanc respirent sous le plancher.

Nos besoins biologiques assouvis, plusieurs cigarettes fumées, nos jambes dégourdis, nous avons hâte de reprendre la route pour les derniers kilomètres jusqu'à Hanoi. Il tarde, l'homme désigné chauffeur. L'endroit est peu amène. Le pseudo restoroute, gardé par de très souriantes jeunes femmes, tient plus de la baraque au milieu de nulle part. Les notes de Bagdad Café jouent dans ma tête. La poussière se soulève à intervalles irréguliers, sous les vagues du vent ou d'un rare minibus. Nous sommes appuyés en rang d'oignon, le long de la carcasse bleue, pestant contre le chauffeur invisible.

Durant le trajet, je me suis obligée à détourner mon attention des soubresauts incessants infligés à mon corps, en observant l'homme assis au volant. Il porte un chandail beige et un pantalon marron, des lunettes de vue aux verres épais, des cheveux noirs d'une raide densité asiatique. Rien qui puisse générer une quelconque curiosité. C'est son silence, son regard qui esquive les nôtres, et sa bouche aux lèvres minces bloquées dans un rictus insolent, qui m'alertèrent. Son attitude rappelait

plus un convoyeur de la mafia qu'un chauffeur pour touristes. Lorsque je captai sa main aux doigts nerveux, qui sans cesse remettait ses cheveux gominés en place, je ne pus m'en détacher. J'observai la vague de la main qui lâchait le volant, les doigts tremblants qui s'écartaient en direction de la tête et s'enfonçaient dans les mèches grasses. Sans être assise juste derrière lui, je sursautai au fond du bus, une odeur très particulière venait jusqu'à moi, huileuse, verte, empreinte de sueur, un parfum puissant, camphré, tout en même temps épicé et floral. Je n'en retenais qu'un inconfort malsain. Cet homme m'inspirait un profond dégoût, un dégoût de femme.

Nous refaisons, les uns après les autres, un tour aux toilettes sur pilotis, les tenancières enjouées nous vendent un énième coca-cola. Celui qui détient les clés se montre enfin. Je note tout de suite un changement flagrant, il sourit d'une manière presque aimable, ses traits semblent reposés, épanouis, il déborde d'énergie et nous adresse même la parole. Son bras droit s'anime d'un grand geste circulaire nous enjoignant à remonter dans le minibus. Je regarde d'où il vient. D'une porte à peine visible qu'aucun d'entre nous n'avait remarquée, sort une femme dont la beauté pure illumine l'atmosphère. Elle apparaît très jeune, beaucoup plus jeune que ses consœurs. Lorsque je me détache de son visage, je comprends ce qui s'est tramé derrière la porte cachée. Elle est vêtue d'un peignoir court, coupé dans un tissu de satin bon marché imprimé de dragons noirs, qui livre ses cuisses douces, ses genoux délicats jusqu'à ses orteils aux ongles rouges, aux yeux des prédateurs. Les autres femmes découvrent soudain que je sais. Toutes se précipitent vers elle en levant les bras au ciel, lui intimant manifestement l'ordre de retourner à l'intérieur. Nos regards se croisent furtivement, elle baisse les paupières, et

sans hésiter plus, s'exécute. Une fraction de seconde a suffi pour que la jeune femme me confie sa misère.

Nous reprenons nos places dans le minibus, le chauffeur démarre, joyeux. Sur les quelque 20 km qui nous mènent à la capitale, je renoue avec mon poste d'observation, sa main ne lâche pas une seule fois le volant. L'odeur camphrée de la gomina persiste dans l'air épais. La nausée ne me lâchera pas.

L'auteure

Sa passion pour la littérature elle la vit dès son plus jeune âge en s'emparant des beaux livres de la bibliothèque paternelle. Un père qui fait planer une atmosphère jazzy dans sa cuisine alors que des effluves gourmandes envahissent le lieu. Celle qui déclenche ce besoin d'écrire c'est Virginia Woolf et son essai *Une chambre à soi*, Caroline est convaincue que les femmes doivent continuer à œuvrer pour prendre leur place d'individu à part entière. Elle lit Christian Bobin et Khalil Gibran, écoute Ibrahim Maalouf et Louis Armstrong, admire Nikki de St-Phalle, Frida Kahlo et Gustav Klimt. Caroline s'associe à plusieurs projets associatifs qui répondent à sa motivation d'enrichir le lien humain par le biais de la littérature. Pour elle, c'est dans la littérature que se trouvent les réponses aux questions existentielles que nous nous posons tous.

Elle est Lauréate du Prix Studer-Ganz 2019 et reçoit le *Trophée Colline Inspirée* de la Meilleure Inspiration en 2020 (RD Congo).

Publications : *Opinion Poétique*, coécriture avec l'écopoète camerounais Samy Manga (L'Harmattan, 2020).

Là où on ne se laisse jamais, avec le photographe Gennaro Scotti (Atelier typographique Le Cadratin, 2021).